

GUISEPPE VERDI.

(Suite.)

Je fus chargé, en 1832, par M. le ministre de l'intérieur, de porter au maestro Verdi les insignes de Chevalier de l'ordre de la Légion d'honneur. Je traversai les Alpes, je descendis en Italie, j'arrivai à Cremona, puis, après avoir passé le Pô, je me trouvais sur le territoire Parmesan. Là je me mis à la recherche d'un véhicule qui me menât à Busseto. Le long du chemin, je demandais aux paysans si j'étais encore loin de la demeure de Verdi. — Tu prolesseu ? me répondait-on invariablement. — Oui, que le diable emporte la profession ! — Quand vous serez à Sant'-Agata, descendez, on vous mènera chez le professeur.

Sant'-Agata est l'endroit où demeure Verdi (le professeur), à dix minutes du village de Busseto.

Je trouvais Verdi prêt à se mettre à table. Il y avait là un homme d'une physionomie franche, ouverte, sympathique, d'une magnifique prestance, et d'un âge presque double de celui de Verdi, ses manières simples, son langage doux et affectueux, sa large carrure me frappèrent, il me fit l'effet d'un patriarche. C'était le beau-père de Verdi. Il se nomme Antonio. Nous fîmes bientôt connaissance, et un quart d'heure après je m'appelai familièrement le père Antonio.

Où pour le père Antonio, Verdi est un demi-fils, et en disant demi, je ne dis que la moitié de la vérité. Il ne parle de lui ni de ses ouvrages sans que les larmes lui viennent aux yeux. Il habite Busseto, il en est le gardien naturel et l'archiviste. Il vous montre avec un orgueil qui fait sourire et hausser les épaules au compositeur, la chambre (dans laquelle Verdi écrivit : *I due Foscari*). Puis, si vous avez su gagner sa confiance, s'il vous reconnaît une assez grande admiration pour Verdi, il vous fait voir une pile de manuscrits, qu'il garde comme les prunelles de ses yeux. Ce sont les premiers essais du musicien.

— Voyez, me dit-il, ce tas de notes amoncelées, ce sont les premières perles mélodiques écloses du cerveau de mon cher Verdi. A treize ans, déjà il écrivait des quintetti et des symphonies, sans que personne lui eût appris les règles de la composition ; il s'était fait seulement indiquer les tablatures des divers instruments dont se compose l'orchestre, et il alignait ces instruments sur le papier avec la plus étonnante facilité. On peut encore aujourd'hui examiner ses premiers essais ; on n'y trouvera pas la moindre faute d'harmonie. Cinq enfants de son âge, que j'avais moi-même dressés exécutaient dans nos petites soirées du village les quintetti du maestro en herbe, et en les écoutant, on sentait déjà que le génie annonçait dans cette jeune imagination. A cet âge aussi, il composa pour lui-même instructivement, une grande ouverture dont le manuscrit est là. Une bande militaire qui venait les jours de fête à Busseto, l'exécuta publiquement et elle causa une telle surprise, qu'on refusa de croire que Verdi en

fût l'auteur. Il en composa une seconde. Tout doute alors disparut. Depuis cette époque, ces ouvertures sont restées dans le repertoire de la Banda et aujourd'hui encore, elles figurent sur ses programmes.

Que de fois Verdi aurait voulu bourrer sa cheminée de ces vieux papiers, un regard déchirant du père Antonio a seul empêché l'auto-da-fé. J'y vis bon nombre de morceaux de musique religieuse, et je me rappelai que les premières études de l'auteur de *Rigoletto* et de la *Traviata*, furent faites sur le buffet d'orgue de l'église voisine. Ce sont les archives, ou plutôt le sancta-sanctorum du père Antonio, il a la clef de cette chambre et ne la confie à personne.

Nous nous mîmes à table ; inutile d'ajouter que ce fut le père Antonio qui tint le dé de la conversation, et que Verdi en fut le sujet, au grand désespoir du maître qui renonça, de guerre lasse, à le faire taire.

Au dessert, je me levai un instant et je revins une petite boîte à la main.

— Cher maître, dis-je à Verdi, en posant la boîte devant lui, voici un témoignage de sympathie du gouvernement français, je devrais ajouter et du public français.

Verdi fronça le sourcil, ouvrit la boîte et trouva la Croix de chevalier, avec deux ou trois mètres de ruban rouge que j'avais eu soin d'y ajouter.

Il chercha à dissimuler son émotion, au fond, il éprouva une vive satisfaction, et me serra vivement la main.

Mais ce fut le père Antonio qui resta ébahi, il voulait parler, et il lui était impossible d'articuler un mot ; il agita les bras, se leva, se jeta au cou de Verdi, le serra sur sa poitrine, l'embrassa, m'embrassa, à mon tour, puis ses yeux se noyèrent et il pleura comme un enfant.

Ensuite, il prit la boîte, en détacha la croix, la plaça lui-même à la boutonnière de Verdi ; enfin quand il put parler :

— Oh ! il faut que je la montre à tout Busseto, s'écria-t-il : prête-la moi pour ce soir, je te la rapporterai demain matin, je t'en prie. Ils seront si heureux !

Il parlait des fermiers et des paysans. Comment lui refuser cette joie. Verdi le laissa faire. C'est ce qu'il put trouver de mieux, car résister au père Antonio ce serait chose impossible.

En effet, l'excellent homme, pour mieux montrer à ces braves gens, l'effet que ferait la croix, en dégorgea son propre habit, et ainsi paré s'en alla en courant au village.

C'est la Croix d'honneur que le gouvernement français a envoyée à Verdi. Le professeur est nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Je vous laisse imaginer les échos de Busseto répondirent aux vivats des paysans.

Le père Antonio est âgé, mais son cœur est resté jeune ; il a la candeur d'un enfant. C'est à lui